

REDACTION :
ROUBAIX, rue Richard-Lenoir, 21, près de
théâtre de Roubaix. — (Téléphone 061)

Bureau administratif :
Rue de Béthune, 27, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing :
Trois mois : 4 fr. 50 — Un an : 18 fr.
Nord et Départements limitrophes :
Trois mois : 5 francs — Un an : 20 francs
Les abonnements partent du 1^{er} de chaque
mois et sont payables d'avance

L'AVANTIER

DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Republicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES 0 fr. 25 la ligne
RECLAMES 0 fr. 80 —
FAITS DIVERS 0 fr. 75 —
LOCALES 1 fr. —

Les annonces sont reçues aux bureaux
de Journal, 27, rue de Béthune, à Lille, et
à Paris, dans nos bureaux, 82, rue Talbot

TÉLÉPHONE
A ROUBAIX : N° 001 | A LILLE : N° 97

LE FEU A DÉTRUIT UN MAGASIN D'HUILES ET SEPT MAISONS A LILLE

La réintégration des Cheminots à la Chambre. — Drame de famille à Raches

Lire plus loin :

LA SEANCE DE LA CHAMBRE PUT TURBULEUSE HIER ENCORE, A PROPOS DES CHEMINOTS. LE DRAME DE RACHES ; UN PERE NOIR SA FILLETTE ET SE SUICIDE. UN MAGASIN DE COTON INCENDIE A ROUBAIX.

Action directe et sabotage

C'est la grève du bâtiment à Paris. Les dirigeants du Comité intersyndical l'ont déplorée, et les 80.000 ouvriers de Paris et de la banlieue n'ont plus qu'à obéir.

Quelle est, en réalité, l'opinion de la masse de ces travailleurs ? Est-il bien certain que elle voulaient le manifester dans un référendum entouré des conditions nécessaires du secret, d'indépendance et de sincérité, ils se prononceraient en majorité pour la cessation du travail ?

Nous en doutons. La corporatisme parlementaire du bâtiment a été en ces dernières années, affligé de tant de grèves qu'il serait étonnant que les vrais ouvriers, ceux qui ne demandent qu'à travailler, n'aient pas excédés.

Mais on connaît la théorie de la Confédération générale du Travail : La minorité agissante doit entraîner et dominer les masses vives et amorphes.

Et contre les rétrogrades, contre les indépendants, contre les royalistes qui essaient de se soumettre, on emploie l'action directe.

On chasse ! On chasse ! a écrit la *Bataille Syndicaliste*. Et le journal révolutionnaire nerra complaisamment, et même cyniquement, ces processus éternels d'un nouveau genre.

C'est un peintre gréviste, nommé Belon, qui avait été congédié samedi d'un chantier pour avoir encouragé ses camarades à accomplir leur devoir syndical, et qui rencontra, à sept heures du matin, rue de la Roquette, le contremaître causé de son renvoi. Il ne put résister au désir de lui administrer une correction ; un coup de poing en pleine figure envoya le garde-chiourme rouler à terre.

Puis, ce fut, « à onze heures et demie, une collision de grévistes, que l'odieux des renards avait mis sur la bonne piste, qui se rendirent dans une maison en construction située à l'angle des rues Priestley et des Chauvourniers. Quelques maçons travaillaient. Des agents ayant voulu se mêler de ce qui ne les regardait pas, une bagarre très violente éclata. deux coups et un fillet en prirent pour leur grade.

Citons encore, entra Besaucourt d'autres, ce valeureux exploit qui fait se pâmer d'aise la *Bataille Syndicaliste* :

« Boulevard Richard-Lenoir, un cipal y paisible », mais coupé par un surveillant un chantier où des « renards » travaillaient. Arrive un peintre gréviste, et d'un coup de main, en plein élan, il s'approche du garde, s'arrête à deux pas, et lui décoche un plein coup de poing. Le garde se prend le front au milieu du front. L'acte est si noble qu'il n'est pas possible de ne pas le louer. Le garde se frotte le front et se dirige vers son camarade de l'autre côté de la barricade. Il a le visage décoloré et des larmes dans les yeux. Les autres, qui sont restés, se regardent et se taisent.

Ces pauvres cheminots ! Les socialistes se font-ils assez moqués d'eux ! Les ont-ils assez roulés !

Eux non plus ces braves employés et ouvriers des chemins de fer — l'événement l'a prouvé — ne voulaient pas la grève. Les plus intelligents, les plus clairvoyants parmi les dirigeants du Syndicat national en dirigeaient l'été. Les représentants du cheminot Grandjean nous a fourni des révélations édifiantes et suggestives sur la façon dont le mouvement gréviste fut imposé à la « masse amorphe » par une « minorité agissante », et sur l'influence néfaste que M. Jaurès et ses collaborateurs de l'humanité exercèrent sur la décision.

Aujourd'hui les unités voudraient réparer leurs victimes. C'est bien le moins qu'ils leur doivent.

Et selon les nouveaux procédés en honneur parmi les révolutionnaires, les voilà lancés dans le sabotage parlementaire et dans l'action directe.

M. Jaurès et sa pompeuse rhétorique ont mis au rancart, Place aux Colly, aux Bouillie, aux Lauche et aux Emile Dumas ! Montrez nous, nous aussi, nous avons des poings, et que, comme les « ci-paux » de Paris, les odieux radicaux ne voient que « trente-six chandelles » de « formidables coups » que nous leur enrons assésés.

Cette fois, cependant, l'action directe ne s'est pas accomplie avec le même succès désinvolte montrés dans leurs exploits, au dire de la *Bataille Syndicaliste*, par les chasseurs de renards.

Nos terribles unités ont rencontré quelque résistance. Les pierres radicales ne se sont pas montrées disposées à se laisser faire. La « terreur » Lauche s'est trouvé en face de M. Magnin qui « bâti en colosse, l'attendait debout à quelques traverses de là ».

Le fougueux Emile Dumas, un petit avocat de l'Allier, du grâce à la complaisance des éléments, qui, par une manœuvre bien judicieuse, réitéra (suivi discrètement de M. Lavaud, autre socialiste) doucement glissé au milieu des radicaux, afin de les dérouter et les démonter par des cris divers et des interruptions. — Le jeune Dumas fut gentiment « assis par une espèce d'hercule, M. Dussellé, qui l'a emporté par les deux épaules au moment où il se dirigeait vivement vers M. Magnin.

« Nous recommencerons, a harlé M. Colly, tant que les cheminots ne seront pas réintégrés.

« Allez-y, messieurs !

« Mais ces menaces mêmes émanent aux radicaux, sans intérêt, leur étaient-ils. Et une fois de plus, par leur dévouement, les socialistes compromettent gravement la cause de ces cheminots qu'ils prétendent servir, et que M. Caillaux avait promis de prendre, lui, pratiquement en main.

Les radicaux seraient les derniers des perdus s'ils n'étaient aux volens et involontés. Après cela, il n'y aurait plus besoin de discuter aucune question ni de collaborer aucune foi. Il suffirait aux socialistes de formuler leurs volontés et de les imposer sous menace de sabotage parlementaire et d'action directe.

Encore un échange de décrets.

C'est le soir de cette même journée du 10 juillet.

Nous sommes à la salle Wagram où a lieu précisément un meeting pour la réintégration des cheminots.

Le citoyen Jaurès, raconte l'*Humanité*, monte sur l'estrade, accompagné par le camarade Bidegaray, secrétaire général du Syndicat National. Il est accueilli par une salve d'applaudissements prolongés au milieu desquels trépètent, on ne « sait encore pourquoi », quelques coups de sifflet.

L'*Humanité* va bientôt savoir pourquoi.

Voilà, en effet, le suite de son récit :

« Le tumulte redouble. Aux cris précédents se mêlent d'autres cris significatifs : « A bas les députés ! A bas les députés ! » On réclame plus fort le bureau et La Guennic.

« Aux premiers rangs des obstructionnistes nous remarquons un jeune homme brun qui vocifère, les prunelles exorbitées par une indignation inexprimable. Il crie : « A bas les députés ! A bas les députés ! A bas les députés ! »

Morin, de la Fédération des mécaniciens, Maurel, un révoqué du Midi, assistent tranquillement et se font entendre. Et même une scène de pugilat se produit dans le vacarme, au milieu de la salle.

Quelles réflexions ce spectacle a-t-il dû inspirer à M. Jaurès, encore tout échoué et tout glorieux du sabotage de ses amis à la Chambre.

Les saboteurs étaient maintenant seuls ! Juste retour !

Conclusion :

M. Colly a dit lucidement à la Chambre : « Si nous avions la force connue nous avons la volonté, nous apprendriez, à nous connaître. »

« Les radicaux ont la force : qu'ils sient la volonté !

Georges ROBERT.

LES AFFAIRES DU MAROC

La négociation franco-allemande

L'état de la négociation franco-allemande, par laquelle M. de Berckheim, conseiller de l'ambassade de France à Berlin, a donné hier après-midi, des précisions à M. de Bèlinc, peut se résumer ainsi :

L'ambassadeur de France n'a pas caché au ministre allemand le regret que lui inspire le développement de ces négociations. Le ministre allemand n'a pas caché à l'ambassadeur de France le regret que lui inspire la médiocrité des résultats qu'a donnés depuis deux ans la collaboration économique franco-allemande décidée par l'accord de février 1909.

L'ambassadeur de France a fait remarquer, sans entrer dans la discussion de ce que son interlocuteur qualifie de « négociations » que les conversations interrompues n'ont jamais été interrompues et qu'il est facile de les poursuivre.

Le ministre allemand s'y est montré disposant, et une nouvelle entrevue sera fixée incessamment.

Les deux interlocuteurs sont donc restés sur le terrain de l'accord de 1909, sans abandonner l'examen des circonstances nouvelles qui se sont récemment produites au Maroc et qui doivent être envisagées en fonction de cet accord.

M. de Selvas a reçu hier matin l'ambassadeur d'Angleterre. L'entretien a duré plus de trois quarts d'heure.

Le ministre des affaires étrangères a demandé au chargé d'affaires de France à Tanger des renseignements au sujet des excès dont les Espagnols se seraient rendus coupables à El-Kor contre des sujets français.

Les officiers allemands débarquent du « Berlin »

On mande de Tanger au « Daily Mail » que les officiers allemands ont débarqué du « Berlin » et ont été reçus amicalement par les indigènes.

Le chef de la tribu de Sous a visité le croiseur.

Le général Moïnier malade à Rabat

Le général Moïnier, commandant en chef de nos troupes au Maroc, est malade de puis quelques jours. Il est probable qu'il ne quittera pas, au moment où il se rendait au campement de Rabat, le 10 juillet.

« Le général Moïnier, ayant opéré sa jonction avec le général Dilte à Fès le 8 juillet, a quitté la colonne et est resté à Rabat.

Le général Moïnier souffre de la fièvre.

PETITS PAPIERS

Le Bourgeois socialiste

Dans le cabinet de travail de M. Jaurès, Popaul, dit l'aspic de Ménilmontant, attend le maître. Il s'agit de lui offrir quelques tabac et des bibelots précieux.

Popaul. — Mince que c'est rapin, toi !. Alors chez ceux qui ont pas de socialistes, ça doit être tout ou rien ?

M. Jourdain-Jaurès (enrhumé). — Je vous ai fait venir Monsieur, Monsieur... ?

Popaul (saluant après avoir imité un jet de salive sur le tapis d'Aubusson). — Monsieur Popaul, dit l'aspic de Ménilmontant.

M. Jourdain-Jaurès. — (A part) : Pouvait-il !

Popaul. — Eh bien je vous ai fait venir pour que vous m'enseigniez le sabotage.

M. Jourdain-Jaurès. — De quel ?

M. Jourdain-Jaurès. — Oui, le langage que doivent employer les saboteurs et qu'il me faut leur emprunter pour saboter la discussion à la Chambre.

Popaul (se levant). — Ça c'est rien de plus énergique, de plus imagé.

M. Jourdain-Jaurès. — (A part) : Pouvait-il !

Popaul. — Eh bien je vous ai fait venir pour que vous m'enseigniez le sabotage.

M. Jourdain-Jaurès. — Oui, le langage que doivent employer les saboteurs et qu'il me faut leur emprunter pour saboter la discussion à la Chambre.

Popaul (se levant). — Ça c'est rien de plus énergique, de plus imagé.

M. Jourdain-Jaurès. — (A part) : Pouvait-il !

Popaul. — Eh bien je vous ai fait venir pour que vous m'enseigniez le sabotage.

M. Jourdain-Jaurès. — De quel ?

M. Jourdain-Jaurès. — Oui, le langage que doivent employer les saboteurs et qu'il me faut leur emprunter pour saboter la discussion à la Chambre.

Popaul (se levant). — Ça c'est rien de plus énergique, de plus imagé.

M. Jourdain-Jaurès. — (A part) : Pouvait-il !

Popaul. — Eh bien je vous ai fait venir pour que vous m'enseigniez le sabotage.

M. Jourdain-Jaurès. — De quel ?

M. Jourdain-Jaurès. — Oui, le langage que doivent employer les saboteurs et qu'il me faut leur emprunter pour saboter la discussion à la Chambre.

Popaul (se levant). — Ça c'est rien de plus énergique, de plus imagé.

LE FEU

Un terrible sinistre à Lille

Un magasin d'huiles industrielles détruit par les flammes au faubourg du Sud. --- Sept maisons incendiées. --- Dégâts considérables. --- Deux pompiers blessés. --- Des pillards opèrent dans la fumée. Le Conseil Municipal vote 5,000 francs de secours aux sinistrés.



A droite, la maison de M. Desrumeaux, dépositaire de la blanchisserie de Don ; à gauche, les hangars du dépôt d'huiles de M. Derveaux ; ces hangars se sont écroulés dans un fracas.

Mardi après-midi, le populaire quartier du Sud a été terriblement impressionné par un terrible incendie qui a rapidement pris d'immenses proportions, menaçant de détruire un grand nombre d'habitations construites en bois — d'après les règlements militaires. Devant l'étendue du désastre qui lui envenimait activement combattit par les soldats et les pompiers, on frôla en songeant aux débris et à la catastrophe que l'on avait eue à déplorer si le feu s'était déclaré au nuit.

Aperçu topographique

L'incendie a pris naissance sur le bord de la voie ferrée de Lille à Béthune, presque au face de la gare de la partie des Postes, dans les dépendances du dépôt d'huiles industrielles de M. Derveaux, négociant, rue Léon-Gambetta, 219.

Ce dépôt, dont l'entrée donne sur le Pôles-Nord, 66, est composé d'un vaste hangar où sont installés les bureaux et de vastes hangars à charbonniers métallique striés de piques de tonneaux en bois contenant des huiles. Des caves remplissant également des barriques d'huiles sont aménagées sous ce dépôt qui occupe une superficie de 2.000 mètres carrés et se prolonge jusqu'à la voie ferrée, dont il est séparé par une haie et les palissades du chemin de fer. Les wagons ont accostés dans la cour même du magasin par un embranchement avec plaque tournante en bois.

Au numéro 64, habite Mme veuve Gavériaux, marchande de sable ; au 68, le dépôt de la blanchisserie de M. Gajbois à Don, tenu par M. Desrumeaux, et au numéro 70, se trouve une maison avec de nombreux locataires. Ce sont ces trois maisons qui furent le plus à souffrir de l'incendie.

L'alarme

Mardi après-midi, vers une heure, au vu de l'habitation, une locomotive de la Compagnie du Nord stationnée en face du dépôt d'huiles, pour emmener un chargement de foin. Un étonnant jallit du foyer que le chauffeur venait d'achever et des charbons tombèrent sur les herbes de la voie. Le feu se propagea rapidement, les herbes étant imprégnées des résidus d'huiles échappés des fûts. Ce fut tout d'abord une colonne de flammes qui vint lécher les tonneaux et les embraser complètement.

M. Répillet, mouleur en cuivre, donna aussitôt l'alarme au poste de police du Sud, tandis que M. Pullet, contremaître de M. Derveaux prévint son patron.

Les ouvriers essayèrent en vain d'entreprendre un sin d'arrêt, dans la cour.

Le dépôt fut rapidement envahi par l'incendie que favorisait un vent violent d'Ouest.

Un compréhensible émoi bouleversa les habitants qui vivaient à ce moment leur repas : ce fut une véritable panique accourus par les ténébres.

Par les fenêtres, les mobiliers furent projetés dans la rue, tandis que pénétrèrent dans toutes les maisons, des individus sans pudeur, profitant de l'obscurité pour ramasser ce qu'ils trouvaient, sous prétexte de procéder au sauvetage. Bienheureux, le directeur fut si grand que bien des gens qui étaient si dévoués en toute sécurité furent si pressés qu'ils bousculèrent leurs pauvres meubles en les jetant sur le sol, que que l'incendie ne les menaçait pas encore.

Le feu attaque les maisons voisines. — La panique. — Sauveteurs et pillards.

Les flammes poussées par le vent s'élevèrent énormes vers le ciel et léchaient au

Scènes de sauvetage

Quelques heures avant l'incendie, Mme Lacombe, habitant 65, rue du Pôles-Nord, avait une au monde une petite fille. La pauvre mère, incapable de se lever, fut transportée par des voisins complaisants avec son enfant dans la maison de M. Gajbois, époux à l'angle des rues du Bel-Air et du Pôles-Nord.

Au début de l'incendie, M. Beka, cultivateur, rue du Bel-Air, se trouvait dans la cour de Mme Gavériaux ; fut si rapidement suffoqué par la fumée qu'il tomba évanoui sur le sol.

Heureusement pour lui, des gens qui étaient venus entrer, remarquèrent qu'il se trouvait pas et se mirent à sa recherche. Or



Pittoresque campement des sinistrés

FEU MOÏERIE

Pour copie conforme :
CH. DE LA RUE.

LE PROGRES DU NORD et L'AVANTIER DE ROUBAIX-TOURCOING répondent gratuitement par la voie de Journal à tous les correspondants et correspondantes d'ailleurs, les adresses de service.